

doado

sept jours

à l'envers

Thomas Gornet



rouergue

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Tout s'est passé très vite, en une semaine.
Si vite qu'il peut remonter les jours, comme dans un film
qu'il regarderait en marche arrière. Dimanche, samedi,
vendredi... jusqu'au dimanche précédent où il s'est passé
quelque chose de pas vraiment drôle.
En attendant, il aimerait bien trouver la réponse
à la devinette qu'on lui a posée ce jour-là.
Pour l'instant, il n'a trouvé que des réponses débiles comme :
Hulk qui aurait fait un régime,
une patte d'autruche plongée dans de la bave de Martien,
un haricot analphabète qui s'est fait écraser
par un rouleau à pâtisserie.

THOMAS GORNET

Comédien, metteur en scène et auteur de romans et de théâtre, Thomas Gornet, né en 1976, se balade principalement entre Limoges et Montluçon et sur toutes les routes goudronnées de France.

Du même auteur

Qui suis-je ? - roman Medium, L'École des loisirs, 2006.

Je n'ai plus dix ans - roman Neuf, L'École des loisirs, 2008.

L'Amour me fuit - roman Neuf, L'École des loisirs, 2010.

Mercredi c'est sport - roman zig zag (ill. Clothilde Delacroix), Rouergue, 2010.

À bas les bisous - roman zig zag (ill. Aurore Petit), Rouergue, 2012.

Le jour du slip/Je porte la culotte (avec Anne Percin) - collection boomerang, Rouergue, 2013.

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0610-6

www.lerouergue.com

doado

Thomas Gornet
sept jours à l'envers

Extrait de la publication



dimanche

Je ne sais pas comment ça s'appelle, ces grands arbres tout droits et très noirs. Ça fait des traits de gros pinceaux dans le ciel. De loin, ils sont comme un mur sombre et triste. De près, quand on est pratiquement à leurs pieds, on se sent minuscule.

La tête levée vers leurs sommets, une petite pluie fine me tombe dessus. Le genre de pluie qui ne mouille pas d'un coup. Le genre en dessous de laquelle on peut rester des heures sans parapluie parce qu'on croit qu'on ne sera pas trempé.

Je suis dans le parc, au milieu d'une pelouse boueuse, les bras le long du corps et la tête en l'air à scruter le haut de ces arbres tout fins. Des nuages gris foncé passent au fond. Le soleil n'est pas loin, juste derrière. Papa et maman sont à mes côtés et eux aussi regardent le ciel.

C'est maman qui a eu l'idée de sortir (signe qu'elle va mieux), d'« aller se promener ». On a marché d'abord sans but, comme ça, en regardant mollement les vitrines et les passants dans la rue. Et, d'un coup,

papa a dit : « On va au parc ? » Sans doute pour éviter de dire : « On va au cimetière ? » Moi, j'aurais bien aimé y retourner, être face à sa tombe, sans la foule des gens d'hier. Mais je crois que ça ne se fait pas, de retourner si vite au cimetière après un enterrement.

Donc nous voilà au parc, les pieds dans la gadoue et le regard au loin.

On est début décembre et il ne fait pas particulièrement chaud mais ça me rafraîchit, cette petite pluie. Comme on dit que ça rafraîchit les idées. Ça les remet en place.

Tout s'est passé très vite, en une semaine.

Je remonte maintenant le cours de ces sept jours. Je remets mes pieds dans mes pas, en marche arrière.

samedi

C'est la première fois que je vois papa et maman pleurer.

Enfin non, maman, je l'avais déjà vue pleurer comme une madeleine (une expression à elle, d'ailleurs, et que je ne comprends pas) quand elle avait reçu le coup de téléphone lui annonçant qu'elle avait décroché le poste de secrétaire médicale. Elle avait sauté partout dans la maison et elle avait dit « Je l'ai ! je l'ai ! », tout en pleurant comme une serpillière (une expression à moi, que je trouve bien meilleure).

Quant à papa, je l'avais vu avoir les yeux à peine rouges le jour où Claudine Poporov et Yorgi Yorganof, son couple de patineurs artistiques sur glace préféré, avaient gagné le championnat du monde.

Donc, aujourd'hui, c'est bien la première fois que je les vois pleurer ensemble. Ils se sont contenus toute la semaine. Ils sont debout, côte à côte, avec mamie. Papa et maman main dans la main. À mamie, personne ne lui tient la main parce que papi n'existe plus depuis longtemps et parce que je n'ai jamais vu

maman tenir la main de sa mère. Ce n'est vraiment pas le genre. On ne la voit pas souvent, mamie, car elles ne s'aiment pas trop, toutes les deux. J'imaginai que ça aurait pu être un jour comme aujourd'hui qu'elles auraient pu se tomber dans les bras et se dire enfin tout ce qu'elles ne se disaient sans doute pas depuis longtemps. Mais non. Plus tard, peut-être. Et c'est une autre histoire.

Moi, je suis juste derrière, entre papa et maman, derrière leurs mains jointes. Régulièrement, papa tourne la tête sur le côté, pour ne pas montrer à tout le monde qu'il pleure, et donc, moi, je vois tout, et ça donne même l'impression, en se détournant des autres, qu'il veut me montrer à moi tout seul ses larmes.

Leurs deux mains serrées sont au niveau de ma poitrine et je peux voir, au-dessus, tous les gens qui défilent pour faire leurs « condoléances ». C'est comme ça qu'on dit : « Toutes mes condoléances. » À ceux qui pleurent quelqu'un qui est mort. Ça ne sert à rien, ça ne console pas et moi je vois bien que la plupart des gens préféreraient ne rien dire ou à la rigueur un truc comme « C'est trop triste », « C'est terrible, cet accident », « Il est mort trop tôt, c'est vraiment dégueulasse », ou même juste pleurer face à papa et maman. Mais non, quelqu'un, un jour, a décidé qu'on ne devait pas faire ça mais dire un mot compliqué et sorti de nulle part, un mot tout fait exprès pour ce moment : « condoléances ».

Et c'est pour ça qu'après, papa tourne la tête sur le côté pour ne pas montrer qu'il pleure. Il a des petits hoquets et les larmes sortent au même moment, avec un léger bruit de la bouche. Ça me tétanise, ça me donne des fourmis dans les pieds.

Maman, elle, a les épaules toutes secouées et elle serre très fort la main de papa. Ça se voit parce que ses doigts à elle sont très rouges et ses doigts à lui très blancs.

Mamie ne bouge pas du tout. De dos, comme ça, on pourrait se demander si ça la concerne. C'est pourtant elle, je le sais, qui a choisi sa tenue, pour le cercueil, pour la « présentation », comme ils disent. Son polo préféré et le jean troué qu'il adorait.

Lui : On y va ?

Moi : Attends, j'ai pas mis mes chaussures.

Lui : Grouille. Moi j'aime bien les pubs et les bandes-annonces.

Moi : Pourquoi tu mets jamais de cravates, toi ?

Lui : Qu'est-ce que c'est que cette question débile ?

Moi : C'est pas débile.

Lui : C'est le moment que tu choisis pour la poser, surtout, qui est débile.

Moi : Tous ceux qui travaillent en mettent.

Lui : Tu penses qu'on travaille mieux avec une cravate autour du cou ? Ça stimule l'intelligence ? Pourquoi t'en mets pas, toi ?

Moi : Mais moi je travaille pas, je suis encore au collège.

Lui : Tes parents seraient ravis d'apprendre que tu ne travailles pas au collège.

Moi : T'es bête.

Lui : Je mets pas de cravate parce que je dénonce la dictature de l'uniforme.

Moi : Hein ?

Lui : Au boulot, tout le monde a un costume. Comme un costume de théâtre. Une veste, un pantalon qui va avec, une chemise et une cravate, donc. Et les filles aussi ont un costume : genre un tailleur avec des vestes de mec. Moi, je fais exprès de venir en t-shirt et en jean. Pour dénoncer la dictature de l'uniforme.

Moi : Tu te rebelles, en fait.

Lui : Exactement.

Moi : Comme dans La Guerre des étoiles. T'es un rebelle.

Lui : Voilà. Je suis le Luke Skywalker de la compta.

Moi : Et Dark Vador, il en dit quoi ?

Lui : Ben, rien.

Moi : Ah oui. Donc en fait tu te rebelles contre rien.

Lui : Tais-toi et oublie pas tes clefs.

J'ai trouvé ça atroce, de devoir entrer dans cette chambre funéraire. Rien que le nom, ça donne des cauchemars éveillés. « Chambre » et « funéraire », ça ne va pas du tout ensemble. Quand je suis arrivé dans le hall d'entrée, j'ai eu l'impression de devenir sourd, que mes oreilles se bouchaient. Non pas parce qu'il y avait un vacarme monstrueux, au contraire.

Ç'a été une chape de silence qui m'est tombée dessus (à part une sorte de musique classique toute douce qui sortait d'enceintes cachées dans les murs). Les gens qui travaillent là-dedans ne marchent pas : ils glissent sur la moquette très épaisse, ce qui fait qu'on ne les entend jamais arriver. Ils ne parlent pas, ils murmurent. Et tous les sons meurent étouffés avant même d'avoir été produits. Du coup, on s'est sentis obligés de rester silencieux, de marcher au ralenti et d'afficher une mine de six pieds de long (en même temps, personne n'avait envie d'éclater de rire). Tandis que papa est allé se renseigner au guichet d'accueil, on est restés là (on était une petite dizaine, je crois), se balançant d'un pied sur l'autre au milieu du hall marron clair. Papa est revenu avec un type (forcément habillé en noir) qui, rien qu'avec des gestes lents et fatigués, nous a fait comprendre de le suivre. On est arrivés devant une grosse porte lourde et qui frottait sur la moquette en s'ouvrant sur la chambre funéraire, donc. Ça n'a rien d'une chambre, au départ : un sol carrelé beigeasse, des rideaux à fleurs vaguement roses et des néons blafards. On dirait plutôt une cantine de maison de retraite. Et puis un lit, au centre. Avec des draps brillants, sans doute en imitation soie. Et le corps, dessus, dans une sorte de cercueil vitré. Et, dedans, c'était lui. Et c'était quand même trop bizarre de le voir comme s'il dormait alors qu'on savait tous qu'il ne se réveillerait plus jamais. On aurait dit une statue de cire. Un mannequin. Je suis resté longtemps

devant la vitre, je crois. Les yeux grands ouverts. Sans pleurer. Me demandant qui avait inventé ce rituel bizarre. Est-ce que ça allait me servir plus tard, de l'avoir vu mort entre quatre murs vitrés ? J'ai fermé les yeux, de peur de ne retenir que cette image-là de lui, de peur qu'elle n'efface toutes les autres que j'ai en réserve.

Au cimetière non plus, je n'arrive pas à pleurer, même si j'en ai très envie. Mes larmes restent bloquées derrière mes yeux. J'ai l'impression que ça va créer des poches d'eau salée et que ça va faire sortir mes yeux par-derrière. Je vois un peu flou, du coup. Mais j'arrive à voir passer tata Jackie et tonton Jean, Martine et Jean-Pierre, Guillaume et Kamir, Apé et Amée, Nicole, Manoue et Maloue, Corinne et Jean-Jacques et plein d'autres personnes que je ne connais pas. Ou que j'ai juste aperçues, je ne sais plus trop quand.

Et tous, tous (je le dis bien deux fois, il n'y a pas d'erreur d'impression), après avoir dit leurs condoléances, ils baissent la tête vers moi et affichent un regard de chien mouillé (une moitié de sourire sur un côté du visage, les yeux qui tombent en gouttes d'eau) et ils me frottent le haut du crâne comme si j'étais une sorte d'animal qu'on ébouriffe machinalement. Et moi je me laisse faire et je me dis qu'à la fin de la journée, je vais avoir la tête comme Michael Jackson. Quand il était petit, les cheveux en l'air et tout frisés.

Pour l'instant, c'est mon cœur qui est tout frisé, emmêlé et serré. Serré comme le col de ma chemise qui me démange de partout.

Tout d'un coup, maman se retourne vers moi. C'est-à-dire qu'elle plie un peu les genoux de façon que sa tête soit à la hauteur de la mienne. Et là, en ne me cachant plus ses larmes et son nez qui coule, elle me dit :

– Excuse-moi mon grand. Excuse-moi. Je n'arrive pas trop à parler en ce moment. Mais je te promets que ça va aller mieux. Je vais faire attention à toi, à nous, et tout ira mieux.

Elle m'embrasse longtemps sur une joue et se remet en position pour recevoir la suite des condoléances.

Moi, je reste comme paralysé, délivré soudain d'un petit fardeau qui me pesait depuis une semaine.

Et le défilé infini et imperturbable des décoiffeurs de tête qui reprend.

Réponse à la devinette : une patte d'autruche plongée dans de la morve de Martien ?

